

Anastasia Tzavidopoulou

« Faites comme moi, ne m’imitez pas * »

J’ai donné comme titre cette expression : « Faites comme moi, ne m’imitez pas », attribuée à Lacan, qui comporte en elle-même une difficulté logique, car son opposé, c’est-à-dire de ne pas faire comme quelqu’un, est une façon de l’imiter dans son contraire. Il s’agit en même temps d’une expression qui peut laisser entendre une certaine prétention, voire une provocation. Mais je ne crois pas qu’il faille la saisir comme telle. Je dis cela d’une manière un peu plus générale, car je crois que malgré l’impression que donnent beaucoup d’expressions de Lacan, au fond, il s’agit toujours pour lui de penser la psychanalyse.

Et je crois plus précisément la lire comme une expression qui reflète ce qu’est l’expérience analytique au regard du dispositif de la passe, car il me semble qu’elle nous fait entendre le côté particulier et singulier de chaque sujet. Elle nous fait entendre ce qui surgit à la fin de la cure et ce qu’il faut transmettre, c’est-à-dire, comme Lacan le disait, un style. « Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s’appelle : un style ¹. » Le style, je l’entends ici dans sa singularité, le style de l’inconscient. Car c’est de l’inconscient qu’il s’agit tout au long d’une analyse et Lacan, avec son retour à Freud, a voulu le remettre au cœur de la théorie et de l’acte analytique.

Depuis mon témoignage à Rome, j’ai fait quelques petites avancées et j’aimerais reprendre ici trois points. Le premier a affaire à la question du fantasme et ce que Lacan appelle « traversée du fantasme », c’était une question centrale pour moi tout au long de mon analyse. Le deuxième concerne, j’en ai déjà parlé, la réduction de la cure et ce à quoi on se heurte dans le processus de la transmission : qu’est-ce qu’on transmet et comment ? Le dernier point concerne deux affects : la solitude et la satisfaction de la fin, et je dirais d’emblée que cette dernière est un affect inédit, propre à l’expérience analytique. Avant de reprendre ces trois points, je fais une parenthèse en guise d’introduction.

Captivités

En cherchant un titre pour Rome, j'avais pensé à « Prisonnière » et, pas très convaincue, bien que ce signifiant me parlât, je l'ai laissé de côté car je trouvais que c'était un terme un peu trop lourd. J'ai finalement opté pour « Captivités », au pluriel. Plus tard, bien après mon intervention en Italie, je tombe sur un passage de Lacan : « La fin de l'analyse, on peut la définir. C'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est *prisonnier*. Recommencer deux fois le tournage en rond, ce n'est pas certain que ce soit nécessaire, il suffit qu'on voie ce dont on est *captif*². »

Je garde donc le signifiant « captivités », car il désigne d'une certaine manière notre condition, la condition de l'être parlant. Nous ne sommes pas libres, nous sommes captifs et captivés par l'Autre, par la langue, par nos idées, nos passions, par nos inhibitions et nos symptômes, nous sommes captifs de notre fantasme. C'est un enjeu imaginaire de penser qu'on puisse renverser les choses. L'expérience analytique témoigne d'ailleurs de ça : on parle et on essaye de capturer, de dompter les mots, les mots qui nous échappent, ceux qui ne disent pas ce qu'on voudrait vraiment dire ou, au contraire, ceux qui disent ce qu'on aimerait passer sous silence. On essaye donc de capturer les mots alors que ce qui persiste c'est leur reste, un reste porté par un lapsus, un glissement de la langue, une furtivité, une omission, une bévue. Il y a donc dans ce terme, « captivités », une ambiguïté qui désigne le fait d'être privé de liberté, prisonnier donc, et aussi le fait d'être attiré, fasciné, subjugué par un Autre qui à la fois nous captive et nous rend captif.

Le terme « captivités » désigne aussi une place, un lieu. C'est aussi cela qui a orienté ce choix. Car c'est autour de cette désignation-là que la logique de la cure a été construite. Et plus précisément, ce qui a été construit, c'est le fantasme. Le souvenir d'une scène d'enfance, relayée par une parole venant de l'Autre qui a été entendue comme une injonction « tu seras ceci », à force d'être répétée dans l'analyse, par des tours et des détours, jusqu'à son épuisement, est devenue ce qu'elle était, c'est-à-dire une scène fantasmatique. Le lieu, le topos désigne aussi la place de ce plaisir pulsionnel freudien, la place de la jouissance dans cette scène, je vais y revenir.

J'insiste sur le fait que cette scène fantasmatique, si elle a pu être repérée et construite, c'est parce qu'elle était liée à la parole, à l'injonction qui venait de l'Autre. Cette scène toute seule ne tient pas pour scène fantasmatique. Cette injonction, le « tu seras toujours ceci », l'a fixée pour lui donner un autre statut que le souvenir d'une image. C'est sur cette parole que la scène s'est greffée. Cette injonction, venant de l'Autre, a posé des

barrières et je me retrouvais enfermée dans ce lieu fantasmatique greffé à la parole de l'Autre. Captivités donc. Ceci m'amène au premier point.

Premier point

Autour du fantasme, décollement de l'Autre et de son injonction, décollement de la relation transférentielle, on devient ce qu'on est

Dominique Marin, lors de mon intervention à Narbonne, a utilisé le terme « dénouement » en me posant la question : « Comment se noue et se dénoue une injonction imputée à l'Autre ? » J'essaye de répondre à cette question. Je reviens sur ce que j'ai dit sur la première partie de la question, « Comment se noue-t-elle à l'Autre ? ». J'avais dit que ceci me paraissait plutôt aléatoire. Enfin, j'ai dit ça timidement parce que je ne crois pas pouvoir vraiment y répondre. Pour une raison ou une autre, le sujet s'arrête sur cette parole. Mais au fond je pense qu'il y a une contingence et en même temps cette parole répond à quelque chose qui fait énigme pour le sujet. Chaque sujet la reçoit d'une manière qui lui est propre, ça peut être une dette, un devoir, un interdit, etc. Pourquoi le sujet s'arrête sur celle-ci et pas sur une autre en ce moment précis, c'est une question. Je crois que c'est ça qui fait traumatisme. Mais ce que je peux dire avec certitude est que cette parole est *première*, pas forcément dans le déroulement de l'histoire, dans sa chronologie, mais elle vient en premier dans le sens où c'est sur cette parole que la scène se greffe pour se construire en fantasme.

Je reprends la deuxième partie de la question, « Comment se dénoue-t-elle ? ». L'injonction, je l'ai dit plus haut, a fixé la scène fantasmatique qui, dans la cure, se répète. On y revient par des tours et des détours répétitifs, on tourne en rond et, pour donner une image, ce rond se rétrécit à chaque tour. C'est comme si on répétait le même disque et au fur et à mesure les tours se restreignent jusqu'à arriver au centre ; et donc tout le contenu du disque, les paroles, la musique se réduisent à la dernière note. C'est une répétition qui en même temps nous décale chaque fois du point de départ.

Dans ce processus de « tournage » – et c'est là la construction du fantasme –, on s'aperçoit que l'injonction venant de l'Autre, le « tu seras ceci », ne lui appartient plus car elle se noue, non plus à l'Autre qui l'a proférée, mais à la scène fantasmatique, elle est prise dans cette scène. De la même façon, le « je suis ceci », qui est le résultat de cette injonction, car ce « je-là » est trop collé à l'Autre (aliénation), n'appartient pas non plus au « je » du sujet qui l'a reçue. Cette parole, côté Autre ou côté sujet

– c'est-à-dire de celui qui l'a énoncée ou de celui qui l'a reçue –, est prise *dans* le fantasme. Elle n'est plus attribuée ni à son émetteur ni à son récepteur. Cette injonction soutient le fantasme et durant sa construction elle est prise dans le fantasme même, qui, lui, *seul*, est l'affaire du sujet. Et à la traversée du fantasme le sujet devient un « je suis ceci », mais celui-ci est décollé de l'Autre en même temps que de la relation transférentielle. Dénouement donc.

Du « je suis ceci », effet de la parole de l'Autre, on arrive, à la fin de l'analyse et après la traversée du fantasme, à un « je suis ceci » *qui n'est pas tout à fait le même ni tout à fait un autre* que celui du début, mais il est le propre du sujet, signe de sa singularité. Il s'agit d'une métamorphose, petite certes, mais qui a une valeur précieuse pour le sujet. *Le sujet devient ce qu'il est* : la traversée du fantasme permet une séparation de l'Autre et une réduction de la jouissance que cette place comporte, mais nous sommes et nous restons toujours marqués par les signifiants qui en proviennent, même si à la fin on « invente » un autre signifiant. Mais nous ne sommes plus la marionnette de l'Autre. Ceci me fait dire qu'à la fin de l'analyse on devient ce qu'on est.

Premier point, suite

Remarque sur le fantasme et sa « traversée », la formule : le temps comme lieu grammatical

Le fantasme donc est, *seul*, l'affaire du sujet. Le fantasme, toujours là, pointe son nez, mais notre position n'est plus la même à la fin de la cure. On parle de « traversée » – il me semble que Lacan n'a utilisé ce terme qu'une fois –, mais le fantasme ne disparaît pas pour autant. On le construit dans la cure, c'est un travail de longue haleine. Cette construction est progressive. Je suis partie d'un souvenir, d'une scène, c'est-à-dire d'une représentation imaginaire, qui, appareillée par la parole, une phrase, une aliénation signifiante, à la fin de sa construction en scène fantasmatique, a subi une réduction. Pour moi, je n'en ai pas parlé en détail ce soir, la traversée du fantasme m'a conduite à cette réduction, une sorte de *formule*, je dirais « le temps comme lieu grammatical ».

Comment peut-on entendre le terme « traversée » ? Pendant la construction, le sujet analysant se retrouve au centre de cette scène, et dans ce « se retrouve » j'entends aussi la jouissance. Car le « se retrouve » implique aussi une satisfaction pulsionnelle, le sujet y est tout entier, corps et âme, au centre de cette scène. Et la traversée permet de sortir de ce cadre-là et de regarder la scène de l'extérieur, c'est-à-dire sacrifier une partie de la

jouissance. Je dirais donc que si la construction du fantasme se fait par la parole, dans la scène le sujet y est avec la jouissance qui touche son corps même, corps déjà marqué par les signifiants de l'Autre, j'entends le verbe « marquer » dans son équivoque. « Et c'est [je cite Lacan] dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine³ », j'ajoute, en l'occurrence le fantasme. Regarder la scène du fantasme de l'extérieur, comme si son rideau était tombé, nous rend moins dupe de ce qui nous captive, mais ceci ne signifie pas pour autant l'abolition du fantasme. Regarder la scène de l'extérieur, comme en sortant de la pièce du tableau de Holbein, signifie se retourner, ce que l'on fait dans le processus de la passe, pour voir ce qui nous captive. Lacan le décrit : une tête de mort, cet objet flottant et magique qui reflète notre propre néant. J'en viens au deuxième point.

Deuxième point

Du dire à l'écrit, un processus de réduction face au « rétrécissement des mots »

Lacan dans son séminaire *Le Désir et son interprétation* revient sur la comparaison qu'Ella Sharpe fait de l'analyse avec le jeu d'échecs. C'est une très jolie métaphore : « *On devrait comparer tout le déroulement d'une analyse au jeu d'échecs. Et pourquoi ? – parce que, ce qu'il y a de plus beau et de plus saillant dans le jeu d'échecs, c'est ceci – chacune des pièces est un élément signifiant. Le jeu se joue à l'aide d'une série de mouvements en réplique, fondés sur la nature de ces signifiants, chacune ayant son propre mouvement caractérisé par sa position comme signifiant, et ce qui se passe, c'est la progressive réduction du nombre de signifiants qui sont dans le coup. Et on pourrait, après tout, décrire une analyse de la même façon, en disant qu'il s'agit d'éliminer un nombre suffisant de signifiants pour qu'il en reste un nombre assez petit pour qu'on sente bien où est, entre eux, [...] la position du sujet⁴.* »

Lacan parle ici de la place de l'analyste et il fait entendre la progressive réduction vers laquelle l'analyste accompagne l'analysant dans sa cure. Il y aurait donc, à la fin de l'analyse, à faire entendre dans le dispositif de la passe et à communiquer à la communauté analytique cette réduction et par conséquent le savoir que celle-ci implique. J'ose dire que cette réduction, si on suit Lacan et sa comparaison avec le jeu d'échecs, devrait être, dans l'absolu, de l'ordre d'une formule esthétique.

Après des tours et des détours dans la répétition de la cure, ce qui change dans une analyse, c'est le rapport au savoir. Ce savoir était toujours

là, quelque part dans l'inconscient, et la vérité peut être retrouvée, elle est écrite ailleurs ⁵. Ce savoir s'élabore, se précise d'une manière logique, car le sujet laisse derrière lui des signifiants et aussi quelque chose de sa relation à l'analyste. Je disais pendant notre rencontre à l'Espace AE à Paris, en décembre dernier ⁶, que le dispositif de la passe, par sa structure même, nous pousse à *écrire* cette réduction. La réduction est déjà là, avant même la rencontre avec les passeurs. En revanche, ce qui est nouveau dans l'expérience de la passe est le « pousse à l'écrit ». La rencontre avec les passeurs était, pour moi, le dernier lieu où j'ai déposé les signifiants de mon histoire. Mais le travail d'élaboration auquel la nomination nous invite, nous pousse encore à une nouvelle réduction sous la forme de l'écriture. Ce travail est le résultat de l'expérience face à la limite de la langue et à l'indicible, j'avais appelé ça « rétrécissement des mots ». Le dire qui surgit comme résultat d'une cure permet de renoncer aux mots et à leur bavardage, à la parole, pour arriver à une logique qui désigne ce nouveau rapport au savoir, un savoir nouveau. On passe de la parole au dire et ensuite à l'écrit. Lacan, lors de la séance du 19 février 1974, parle d'un savoir qui est « un dire logiquement inscriptible ⁷ ».

La question de l'écrit est bien compliquée et difficile. Il me semble pour autant que c'est une question qui se pose à la fin de l'analyse et dont on ne peut pas faire l'économie. On pourrait dire que l'écrit vient là où la parole trouve ses limites. L'écrit ouvre à une logique qui nous permet de sortir d'un raisonnement raisonnable, si j'ose dire, qui nous permet de dépasser des paradoxes et des inexactitudes, de les peser autrement et de tirer le fil de la vérité, de cette vérité singulière. C'est en ceci que la logique de la cure n'est pas la logique de son récit. Je cite Lacan (1971) : « [...] l'écrit n'est pas premier mais *second* par rapport à toute fonction du langage, et [...], néanmoins, sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de *revenir* questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet de langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir [...] la *demansion*, la résidence, le lieu de l'Autre de la vérité. [...] Interroger la demansion de la vérité dans sa demeure, c'est quelque chose [...] qui ne se fait que par l'écrit ⁸ [...] ». Le passage à l'écrit me renvoie à la surprise qu'a été pour moi le fait que, à la fin de la cure, mon histoire ne m'intéressait plus. L'opération de l'écriture, par la réduction, nous oblige à revenir d'une manière *concentrée* sur la parole, sur le symbolique, l'imaginaire, c'est-à-dire sur tout ce qui masquait et enveloppait jusqu'alors le cœur de notre vérité, c'est-à-dire notre position dans le monde. Elle fait appel à la logique qui écarte le sens, là où quelque chose se fixe, un dire dans les dits d'une cure. Ce serait, je l'entends ainsi, un « discours sans parole » – le discours nous

renvoie à la structure, à la logique, et la parole nous renvoie à la chaîne signifiante dans laquelle la vérité s'étend.

Je fais une parenthèse pour dire qu'à mon sens, la *démansion* de la vérité était au cœur de la scène fantasmatique, dans ce lieu, lieu grammatical, et j'y étais *entière*, si je puis dire, corps et âme, ce qui laisse entendre la jouissance que cette place implique. Je rappelle que le terme de *démansion* renvoie aux termes de dimension et de demeure, ce dernier désignant le lieu, le topos. Je dirais donc qu'au cours d'une analyse on passe de la *fixion* – ce néologisme de Lacan, avec un *x*, renvoie à la fixité du symptôme et de la jouissance – à la fiction, notre *historiole*, pour arriver à la fin à sa réduction et donc à la formule d'une écriture dans laquelle quelque chose se fixe à nouveau et différemment. Pour moi, je le disais plus haut, c'était la rencontre avec le temps comme lieu, topos grammatical.

Troisième point

La satisfaction de la fin, sœur de la solitude

Je finis avec deux affects rencontrés à la fin de l'analyse, la solitude et la satisfaction. Nous pouvons bien sûr rencontrer ces deux affects *pendant* l'analyse. Solitude devant la difficulté à trouver les mots, solitude devant le silence de l'analyste ou satisfaction devant l'interprétation d'une manifestation de l'inconscient. Mais je crois que, dans ces rencontres-là, ces affects sont pris *dans* le transfert et en réalité ils s'adressent à l'analyste.

Lacan emploie des termes complexes pour désigner la fin de l'analyse et les affects qui l'accompagnent : « *désêtre* » (côté analyste), « destitution du sujet », « position dépressive ». Il précise par ailleurs que la destitution du sujet peut être présente dès le début de l'analyse, quand par exemple quelque chose vacille dans le fantasme, quand les idéaux et les identifications se trouvent fragilisés. Mais il s'agit aussi d'un état qui peut se rencontrer dans certaines circonstances de la vie. Lacan donne l'exemple de Jean Paulhan, le jeune combattant de la guerre de 14, et de son livre *Un guerrier appliqué* pour signaler ce qu'il appelle « destitution du sujet ». On peut donc imaginer que dans des circonstances extraordinaires mais aussi à d'autres moments critiques de la vie, un sujet pourrait avoir affaire à sa destitution, mais cette destitution, on ne peut la saisir, la repérer qu'à la fin de l'analyse. Et l'affect de la solitude accompagne cet état. Je dirais alors que cette solitude peut être rencontrée en dehors de l'analyse aussi.

Pour moi, cette solitude particulière a été rencontrée dans l'analyse et plutôt vers sa fin devant ce que j'ai appelé « rétrécissement des mots » et je pense que tous les AE en témoignent chacun à sa manière, rétrécissement

devant la rencontre avec l'indicible, c'est-à-dire devant l'expérience de la séparation d'avec l'Autre, de la chute du sujet supposé savoir ; devant le fait que ce long parcours qui dure plusieurs années, nous ne pouvons le partager avec personne. Mais nous pouvons transmettre quelque chose de ce parcours grâce à l'affect de la satisfaction qui vient adoucir la cicatrice de la solitude. Ce que nous faisons pendant notre mandat. Durant l'après-midi de l'Espace AE en décembre dernier, lors de la discussion, Colette Soler a parlé d'un déplacement du narcissisme, je me demande s'il ne s'agit pas de ça, de cette satisfaction inédite d'une fin qui aboutit à un savoir, une fin épistémique. Ceci ne peut se passer que dans une école de psychanalyse et je crois pouvoir dire que pour cette raison précisément il ne peut pas y avoir de psychanalyste sans école.

Si, Lacan le précise, « la satisfaction [...] marque la fin de l'analyse ⁹ », un sujet qui est allé jusqu'au bout l'éprouve. Dans le discours analytique, on passe du singulier à l'universel et la mission de ceux qui sont arrivés au bout est de transmettre un savoir qui n'est pas scientifique et qui est au-delà du thérapeutique. La satisfaction se manifeste dans ce passage-là, passage de l'intime de la cure à ce qui vient vérifier, solidifier la structure. Elle y parvient dans l'étymologie même de son origine latine : *satis*, adverbe qui signifie suffisamment, assez (satiété), et « faction » qui est le substantif du verbe *facere* qui signifie rendre, faire. Il y a donc un « assez » à la fin de l'analyse, mais celui-ci n'est pas du type « tout va bien maintenant » ou « j'en ai assez », mais un « assez » qui met un point d'arrêt à l'*hystorisation* et à la parole. C'est toute la différence entre un arrêt et une fin d'analyse. Il y a un « assez » devant « l'escroquerie » analytique, car là où l'analyste nous invite à dire tout ce qui nous passe par l'esprit on se retrouve devant la limite de ce qui peut être dit. Il s'agit d'une satisfaction qui se rend compte de la vérité menteuse, c'est-à-dire du fait que la vérité, à cause de la structure du langage, on ne peut pas la dire toute. Il s'agit d'une satisfaction qui produit une « formule de savoir » quand on se rend compte du manque structural, de notre soumission à la castration et à la faille de l'Autre ; car cet Autre ne peut rien nous promettre, rien nous garantir de l'absurde de notre existence. Cette satisfaction est la sœur de la solitude, non pas d'une solitude sociale mais d'une solitude qui apparaît quand tout ce qui habille une cure, les éléments du symbolique et de l'imaginaire tombent, pour laisser apparaître, après le travail de la réduction, un savoir nu. De ce parcours solitaire qu'on ne peut pas partager, on ne peut transmettre quelque chose que dans une formule réduite et dans une école. Des années de psychanalyse se réduisent à un bout de savoir. Une satisfaction du pas-tout ne peut être qu'une satisfaction d'une fin épistémique. À la clé,

un analyste qui, à la suite du « mirage » du transfert, saisit le « mirage de la vérité » et malgré tout a le désir de transmettre son expérience.

Je conclus. Il y aurait donc dans cette expression de Lacan que j'ai donnée comme titre de mon intervention, « Faites comme moi, ne m'imitiez pas », une racine de la transmission de la psychanalyse, la transmission d'un style qui s'inscrit pour autant dans la suite de l'enseignement de Freud et de Lacan. On fait comme Freud et Lacan, c'est-à-dire on est orienté par l'inconscient, et ceci implique qu'on ne les imite pas, car dans la structure de l'inconscient il y a quelque chose qui est inimitable et on est invité à transmettre sa logique, sa singularité. La passe en est le paradigme.

Mots-clés : fantasme, écrit, solitude, satisfaction.

*[↑](#) Intervention faite au séminaire « Qu'enseigne la psychanalyse ? » animé par Michel Bousseynroux, Didier Castanet, Jean-Claude Coste et Marie-José Latour, à Toulouse, le 24 juin 2022.

1. [↑](#) J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 458.
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978.
3. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Éditions de la Martinière, 2013, p. 245-246.
5. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 259, « dans les monuments : et ceci est mon corps [...], dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance [...], dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions du vocabulaire qui m'est particulier [...], dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire [...], dans les traces, enfin... »
6. [↑](#) Espace AE, *Dialogue*, Sophie Rolland-Manas et Anastasia Tzavidopoulou, 4 décembre 2021, Paris.
7. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 février 1974.
8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, leçon du 17 février 1971, Paris, Le Seuil, 2006, p. 64.
9. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572.